

"Le Singe" : juste avant de partir à l'armée

LE MONDE | 16.05.01 | 14h56

Les derniers jours d'un adolescent kirghiz avant son départ sous l'uniforme, filmés avec amour.

Film kirghiz d'Aktan Abdykalykov. Avec Mirlan Abdykalykov, Sergej Golovkin, Alexandra Mitrokhina. (1 h 38.)

Frappe d'abord la beauté de tout ce que la caméra offre à l'œil. Et toute cette beauté est dans le regard du cinéaste. Une gare de triage autour de laquelle somnole une bourgade du Kirghizstan, des maisons banales, un paysage morne borné au loin par d'immenses montagnes. Et pourtant les couleurs prennent une intensité qui coupe le souffle : le rose du gilet que portent les cheminots chargés de l'entretien des voies, pour être vus de loin, le noir profond de la tache qui défigure le beau visage de la responsable de la gare. La composition du cadre aussi, précise et harmonieuse : une bicyclette qui se découpe sur l'horizon semble pénétrer dans un énorme tuyau de béton abandonné là ; dans une cour, sous un arbre fruitier, une femme plie des couvertures à la nuit tombante en parlant à son mari.

Mais la femme pleure, et l'homme, abruti de vodka, l'écoute sans l'entendre. Les deux garçons sur la bicyclette vont bientôt partir au service militaire et se demandent s'ils arriveront à perdre leur pucelage avant de monter dans le train qui les emmènera à la caserne. La première et la plus grande force du *Singe* réside dans cette manière qu'a Aktan Abdykalykov de mettre tant de beauté dans la misère et la douleur des hommes. Rien de cosmétique dans cette manière de filmer. Plutôt la manifestation d'un amour immense pour les gens qui font l'histoire du *Singe*, un adolescent ainsi surnommé parce que ses oreilles sont décollées.

TRILOGIE AUTOBIOGRAPHIQUE

Le rôle-titre est interprété par Mirlan Abdykalykov, le fils du réalisateur, qui tenait déjà le premier rôle dans *La Balançoire* et *Le Fils adoptif*, les deux premiers volets de la trilogie que conclut *Le Singe*, et dont le cinéaste n'a jamais caché le caractère autobiographique. Ce récit renvoie donc à un passé à la fois récent et très lointain, du temps où le Kirghizstan était l'une des Républiques socialistes soviétiques dont l'union constituait l'autre superpuissance planétaire. En ce temps, les jeunes fumaient déjà du haschisch mais écoutaient encore du rock'n'roll, et la milice était toujours prête à intervenir dès que l'ordre social était menacé sur la voie publique, par une bagarre entre adolescents par exemple.

Avec une minutie amoureuse, Aktan Abdykalykov compose à la fois le portrait de cette vie, que l'on suppose aujourd'hui bouleversée par l'indépendance, et d'un jeune homme qui ne parle presque pas, mais dont on a l'impression de savoir beaucoup à la fin du film, de son amour pour sa petite sœur au dégoût incommensurable que lui inspire son père. Face aux objets, aux visages, aux paysages, Abdykalykov témoigne d'une assurance admirable : dès qu'un plan apparaît à l'écran, on sait que c'est ainsi qu'il fallait montrer un camion chargé d'oies qui démarre brusquement - pour faire rire - ou une femme qui brandit un signal jaune pour laisser partir un train - pour qu'on se sente aussi seul qu'elle.

Au bout du compte, malgré la douleur de l'échec, malgré la misère matérielle qui entoure les personnages, *Le Singe* n'est pas un film vraiment triste. D'abord grâce à un humour discret et précis qui fait surface, de-ci de-là. Mais surtout parce que l'existence même de ce film, né dans la difficulté que l'on imagine (Abdykalykov est bien seul à faire du cinéma dans son pays) témoigne à la fois de l'énergie créatrice d'un homme et de la capacité du cinéma à naître et à s'épanouir dans les milieux les plus hostiles.

Thomas Sotinel